

A decorative border of roses and ribbons surrounds the text. The border consists of a central ribbon that forms a large bow at the top and bottom, with smaller bows and loops in between. The ribbon is intertwined with several roses of various stages of bloom, along with their leaves and smaller flowers. The entire design is rendered in a detailed, engraved style.

JACQUES VIER

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

XVIII^e siècle

tome II

ARMAND COLIN

Imprimé en France à l'IMPRIMERIE NOUVELLE, ORLÉANS, en octobre 1970.

Dépôt légal effectué dans le 4^e trimestre 1970.

N^o d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : n^o 5410.

N^o d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Nouvelle : n^o 6136.

Histoire
de la
Littérature française
XVIII^e siècle

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Histoire de la Littérature française, XVI^e-XVII^e siècles.
Préface de René Pintard.

Histoire de la Littérature française, XVIII^e siècle, tome I.

La Comtesse d'Agoult et son temps, avec des documents inédits, tomes I à VI.

La Comtesse d'Agoult et François Ponsard, d'après une correspondance inédite.

JACQUES VIER

Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes

Histoire
de la
Littérature française
XVIII^e siècle

DEUXIÈME TOME

Les genres littéraires
et l'éventail des Sciences humaines

ARMAND COLIN

103, boulevard Saint-Michel, PARIS-V^e

Livre premier

**LES INNOVATIONS
DRAMATIQUES**

Première partie

LA TRAGÉDIE

PRÉLIMINAIRES

Il est vain d'épiloguer sur les débats, querelles et criailleries, que suscita sans arrêt la tragédie au XVIII^e siècle. Voltaire, on l'a vu¹, donna jusqu'à son dernier souffle l'exemple et le précepte sans cesse entremêlés et prouva, par sa passion même, la résistance du genre auquel il s'était entre tous consacré. Car il faut avoir la vie dure pour subsister malgré tant de panégyriques, de réquisitoires, de réformes, de perfectionnements. Il est vrai qu'une tragédie à succès donne la gloire immédiate, que plusieurs tragédies bien reçues font escalader l'Olympe et déchaînent les pensions. Trois ou quatre triomphes permirent à Crébillon de s'installer pendant soixante ans dans l'héritage de Sophocle d'où l'auteur de *Zaïre* ne put jamais le déloger.

Ces deux carrières exceptées et qui, du reste, intéressent plus l'histoire littéraire que le répertoire, l'ornière de la tragédie n'inspire que commisération ou mépris. Il faut en appeler d'un jugement trop facile qu'inspire seule, la plupart du temps, l'ignorance des textes. Quand bien même l'on ne récolterait à travers tant d'aventures extraordinaires et de sanglantes péripéties que l'effort continu et infructueux d'un siècle pour découvrir le son, la couleur, l'âme d'une tragédie moderne, qui, dans le respect des vieilles et augustes traditions, lui appartient en propre, on aurait tort de se détourner. On n'a pas plus le droit de ridiculiser le théâtre tragique du XVIII^e siècle que sa poésie ; la devise de Guillaume le Taciturne peut inspirer le respect aux historiens littéraires, qui se doivent d'abord aux chefs-d'œuvre mais aussi aux tentatives caractéristiques et ininterrompues de renouvellement à l'intérieur d'une forme donnée. S'il n'est pas nécessaire « d'espérer pour

1. Cf. notre *XVIII^e siècle*, tome I, pp. 181-194.

entreprendre ni de réussir pour persévérer », la continuité de la tragédie au siècle de l'*Encyclopédie* devrait faire réfléchir. Les lecteurs de *Candide* vont demander des émotions fortes au *Siège de Calais*. Ceux, ou celles, à qui Valmont en impose courent applaudir un *Hamlet* à la française, celui de Ducis. Antique, médiévale, shakespearienne, asiatique, africaine, américaine, nationale, philosophique la tragédie garde son prestige et sa clientèle ; c'est elle qui départage les grands acteurs. La société, l'Académie, les gazettes ne sauraient se passer de ses triomphes ni de ses chutes. La robuste Melpomène ne mesure que selon l'alexandrin un souffle à toute épreuve et sa diction savante et mélodieuse repousse l'usurpation progressive de la musique sur la poésie telle que la propose l'opéra. Les plus rudes jouteurs de la critique dramatique verront tous leurs arguments s'éteindre contre le goût et la fidélité de tout un siècle ; Jean-Jacques Rousseau¹, Diderot², Beaumarchais³, Grimm⁴, Sébastien Mercier⁵ ne pourront que se heurter à d'indestructibles postulats. Quoi de plus pathétique que des amours royales et princières ? Quoi de plus émouvant que la détresse d'une tête couronnée, de plus terrible que ses vengeances, de plus grandiose que ses exploits, de plus instructif que ses malheurs ! Le théâtre tragique c'est pour l'inconscient de tout un siècle un lieu de répétition générale et la révolution dans la rue avertit que les acteurs ont franchi la rampe.

D'autre part, à défaut de l'épopée, réussite exceptionnelle au moins en France, la poésie ne découvre que dans la tragédie sa plus haute raison d'exister, sans compter le caractère d'universalité dans la splendeur dont bénéficie la tragédie pour avoir, en deux mémorables époques, l'Antiquité et le Grand Siècle, inspiré d'incontestables chefs-d'œuvre.

1. *Lettre à d'Alembert sur les spectacles ; La Nouvelle Héloïse*, II^e partie, Lettre 17.

2. *Les Bijoux indiscrets*, chap. XXXVIII.

3. *Essai sur le genre dramatique sérieux*.

4. *Correspondance littéraire*, passim.

5. *Du Théâtre ; Épître dédicatoire à mon frère ; Tableau de Paris*, chap. LXXXIII.

CHAPITRE I

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON (1674-1764)

I. CARRIÈRE

C'était un fort bel homme avec une tête de César antique quand il ne portait pas perruque. De grands yeux bleus pleins de flamme, des sourcils très marqués et souvent froncés lui donnaient un air sombre et même dur bien qu'il fût le plus inoffensif des gens de plume. Ce n'est pas, en effet, de son miroir qu'il tirait ses horribles personnages mais de sa pipe, car sa vie, surtout depuis la mort de sa femme, à peine occupée par ses fonctions de censeur¹ et ses devoirs académiques, se passa à rêvasser dans une chambre empuantie de tabac et aussi des ordures de dix chats et de vingt-deux chiens qui le consolait de ses amours.

Sa vocation de poète tragique lui était venue sur le tard, aux environs de la trentaine, alors qu'il était clerk de procureur, encouragée par le patron lui-même. Un premier essai fut jeté au feu, car Crébillon, comme plus tard Vigny, brûla sans doute plus de feuillets qu'il n'en fit imprimer. En 1705 le succès d'*Idoménée*², en 1707 le délicieux effroi suscité par

1. Censeur royal en 1733, Crébillon fut nommé censeur de la police en 1735. Sa femme était morte en 1711.

2. *Idoménée*, roi de Crète, revenant de Troie, est assailli d'une tempête furieuse ; il fait vœu à Neptune, s'il échappe au naufrage, de lui sacrifier le premier être humain qu'il rencontrera. C'est *Phaon*. Le sujet a le tort d'un peu trop ressembler à *Iphigénie* et à rappeler l'épisode biblique de *Jephthé*.

*Atrée et Thyeste*¹ arrachèrent le nouveau venu à la misérable végétation racinienne, mais *Électre*², en 1708, lui donna la gloire, et c'est le triomphe de *Rhadamiste et Zénobie*³ (1711) qui, pour un siècle au moins, le consacra troisième homme de la tragédie. Boileau avait, il est vrai, anathématisé la pièce, mais du fond de son lit, et d'après le premier acte passablement raboteux et embrouillé ; c'était pourtant une espèce de victoire que d'avoir suscité un supplément de satire du moribond aphone et sourd. Trois ans plus tard, *Xerxès* (1714) déplut mais n'entama pas le prestige de Crébillon qui s'attaqua à un *Cromwell* ; la pièce ne ménageait pas l'usurpateur mais parut trop propice à une paraphrase du *Vindiciae contra tyrannos*, l'un des rares livres que l'on trouvât chez un écrivain qui ne possédait pas de bibliothèque. Malgré son amour de la liberté et la parfaite indépendance de sa vie, Crébillon, qui aimait son roi, sacrifia allégrement le régicide. *Sémiramis*⁴ (1717), vieille reine amoureuse de son fils, et qui ne parvient pas à étouffer son inclination malgré l'identité princière reconnue, anticipait

1. Atrée se venge de son frère Thyeste qui, jadis, a séduit sa femme. Un fils est né de cette union coupable : Plisthène. Atrée veut que Plisthène qu'il a élevé, tue son père Thyeste. Puis il se range, semble pardonner à Thyeste, fait tuer Plisthène, et offre à son frère la coupe de la réconciliation remplie du sang du jeune prince égorgé.

2. Air connu. Mais Crébillon a ajouté une double intrigue d'amour entre Électre et Ithys et Oreste et Iphianasse.

3. Rhadamiste révolté contre son père Pharasmane, roi d'Ibérie, a poignardé et noyé sa femme Zénobie pour qu'elle ne tombe pas aux mains de Tiridate allié de son père. Il a longtemps combattu contre Pharasmane dans les rangs des Romains ; il a obtenu de leur chef Corbulon d'être envoyé comme ambassadeur à la Cour d'Ibérie. Il y retrouve sa femme, guérie de ses blessures, et non insensible à la cour que lui fait Arsame, second fils de Pharasmane, et, par conséquent, son beau-frère. Mais le vieux roi est aussi amoureux de Zénobie. Tant de raisons s'ajoutent à la vieille vengeance de Rhadamiste qu'il décide de porter la guerre dans les États de son père avec l'aide des Romains, en lui enlevant, bien entendu Zénobie. Dans le combat, prêt à tuer son père, Rhadamiste est pénétré de remords, il se laisse massacrer par son adversaire, qui ne connaîtra que trop tard l'identité de sa victime.

4. Belus, frère de Sémiramis, essaie d'entraîner Agénor, jeune et brillant général, dans un complot contre la reine. Celle-ci malgré la différence d'âge, ou peut-être à cause de cela, veut épouser Agénor dont les préférences vont à la princesse Ténésis. Quand l'identité d'Agénor qui n'est autre que Ninias, fils de Sémiramis, sera révélée, la reine se tuera.

trop sur la dramaturgie de Jean Cocteau pour réussir au XVIII^e siècle ; la pièce étonna, comme toujours, mais ne s'imposa pas.

Après neuf ans de silence, vint *Pyrrhus*¹ (1726) dont la victoire ne fut pas de celles que lui attribue l'histoire. Crébillon s'y renouvelait, ne tuait personne, contraignait ses héros au refoulement et même à la modération. Un peu de sang élégiaque attendrissait toutes ces robustes musculatures qui acceptaient, sans fadeur, qu'on les démobilisât.

Puis Crébillon se tut, par paresse de plume mais non d'imagination, tirant de son cerveau volcanique des romans et des pièces de théâtre qu'il récitait à des auditeurs privilégiés ; par charité, peut-être, pour laisser le champ libre à Voltaire, lequel se remua comme un diable dans le bénitier qu'il fut, pendant vingt-deux ans, seul à habiter. Mais il voulait pour *Zaïre* et *Mérope* la royauté absolue ; la gloire de Crébillon lui apparaissait comme une escroquerie monstrueuse et il ne se résignait pas à son rang de quatrième grand de la tragédie. Il entreprit de faire honte à son siècle d'une idole pourtant vétuste et silencieuse et qui, en fait d'encens, ne voyait monter autour d'elle que les vapeurs de ses tabagies. Pour anéantir le souvenir de *Rhadamiste* et pour empêcher que Crébillon ne bénéficiât de la faveur royale que ses propres maladrotes étaient en train de lui faire perdre², Voltaire manœuvra avec le machiavélisme étourdi qui le caractérise. Il s'agissait de démontrer à la Cour que la plupart de ces pièces si applaudies offensaient les lois élémentaires de la tragédie. Alors il les refit³, et avec une rage d'autant plus active que le vieil « Ostrogoth » se décidait enfin à coucher sur le papier le

1. Glaucias, roi d'Illyrie, ne veut pas livrer le jeune Pyrrhus à l'usurpateur Néoptolème. Car Pyrrhus qui ne connaît pas sa naissance est élevé à la Cour d'Illyrie sous le nom d'Helénus, comme un fils de Glaucias. Lequel plutôt que de trahir son serment et son hôte préfère livrer, sous le nom de Pyrrhus, son propre fils Illyrus. Tout s'arrangera.

2. Voltaire était historiographe de France, chambellan de la reine, gentilhomme de la chambre. De 1746 à 1750, il perdit tous ces avantages et s'en vengea sur Crébillon.

3. Voltaire refit *Sémiramis* (jouée le 29 août 1748) *Électre*, sous le nom d'*Oreste* (jouée le 12 janvier 1750), *Catilina* sous le nom de *Rome sauvée* (jouée le 24 février 1752), *le Triumvirat* (jouée sous le nom d'*Octave et Pompée*, 5 juillet 1764), *Atrée et Thyeste* sous le nom de *Les Pélopidés* (1772, non représentée).

Catilina dont depuis un quart de siècle il récitait quelques bribes confidentielles. Lequel, joué en 1748, obtint plus de succès que *Rome sauvée*.

Pour ses quatre-vingts ans, en 1754, Crébillon régala ses admirateurs d'un *Triumvirat*¹ honorablement reçu et applaudi, mais à l'ancienneté. Par sa belle vieillesse au moins, il fit honneur à ce surnom de Sophocle dont ses contemporains l'avaient gratifié, surtout pour faire écumer Voltaire, à qui pourtant il était réservé de mourir couronné sur le théâtre. Crébillon avait pris congé avec moins de fracas, laissant un bel héritage de gloire et aussi ce vers singulièrement insolite au XVIII^e siècle :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume².

II. SYSTÈME DRAMATIQUE

Crébillon ne se trompa jamais sur lui-même, et c'est pour justifier tantôt, comme ses contemporains, un enthousiasme exagéré, tantôt, comme la postérité, une injuste indifférence qu'on fait de lui un dramaturge de l'horreur. Peu empressé à plaider sa cause, il a tout de même dit et fort nettement qu'il n'était pas l'inventeur d'*Atrée* ni d'*Électre* et que le cinquième acte de *Rodogune* lui avait donné la couleur de sa tragédie, action funeste qui doit être présentée aux spectateurs sous des images intéressantes, capable de provoquer la pitié par la terreur « mais avec des mouvements et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances³ ». L'énigmatique Racine n'a jamais dit s'il se prenait lui-même pour premier cobaye, mais il y a lieu de penser que Corneille grondait et soupirait avec ses personnages. Quant à Crébillon, il avoue, avec une très sympathique naïveté, que la scène de la coupe lui parut terrible à lui-même : « Elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie... » Ce frémissement

1. Il s'agit, bien entendu, du second Triumvirat : Octave, Antoine, Lépide.

2. Discours de réception à l'Académie française que, par une faveur exceptionnelle, Crébillon obtint de faire en vers (27 septembre 1731).

3. Préface d'*Atrée et Thyeste*.

accuse, peut-être, le déclin de l'intelligence, mais aussi la prépondérance du sentiment.

Un nœud de vipères familiales, grossièrement, mais puissamment excitées, voilà selon lui la tragédie. Il transporte, partout où il le peut, l'action élémentaire des Atrides que ni Corneille ni Racine n'ont osé aborder de face, et il en tire des variations plus nuancées qu'on ne le croit. Par son vœu imprudent, Idoménée est contraint de devenir l'ennemi de son fils ; Atrée élève son neveu Plisthène de manière à en faire un parricide ; Darius passe un moment pour le meurtrier de Xerxès¹ ; Ninus a pour mission de détrôner et de faire périr Sémiramis sa mère ; Glaucias est prêt à sacrifier son fils Illyrus à la parole donnée², mais le plus beau fauve de la ménagerie c'est Rhadamiste qui, meurtrier par le fait de son épouse Zénobie, par l'intention, de son père Pharasmane, périt de la main de celui-ci, courroucé d'apprendre que ce fils s'apprêtait à lui enlever la femme qu'il aime et qui n'est autre que sa belle-fille ressuscitée.

Ici se ferme la boucle des haines domestiques et les vipères se mordent la queue. Ajourner, puis brusquer une cascade de reconnaissances, tel est, pour Crébillon, le secret de la tragédie. Il le peut d'autant plus que, malgré l'alibi de vagues sources historiques, il ne se gêne pas pour dire qu'il « peint des héros de son imagination³ ». Inutile d'ajouter que l'état civil des personnages se prête aux identifications les plus spectaculaires et les plus inattendues.

Voltaire a beaucoup chicané Crébillon sur l'intrusion de l'amour dans d'aussi noires péripéties⁴. Il y a discerné comme une exagération du parti pris de Corneille, qui ne pouvait renoncer aux soupirs, dussent-ils n'occuper que la seconde place. Sans doute, il est étrange de voir des souverains brûler ou transir dans des situations qui semblent exclure les feux ou les glaces. Obsédé de son vœu imprudent, Idoménée n'en prête pas moins l'oreille au démon de midi, et le vieux Xerxès se déclarerait volontiers aux deux fiancées de ses fils. Voltaire

1. Xerxès.

2. Pyrrhus.

3. Préface d'*Électre*.

4. Mais ce même Voltaire, dans la troisième lettre sur *Œdipe*, reconnaît « qu'on peut, sans péril, louer tant qu'on veut les poètes grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter... »